NORFOLK, VIR.—par steam... balles coton 103,000 ... 7000 sacs à grain
NORFOLK, VIR.—par steam... boisseaux blé en grenier
... par steamship Nicaragua—...
...STATIONS.
... Professor Morse—31, ... 75,665 cocos 3000
... par steamship Wa... figues bananes.
... steamship Harlan... bananes 1 crate ananas.
... de produits.
... steamer Hallette—90 ... graine coton et fret ...
... par steamer Montana—
... steamer J B Williams ... charbon. ... towboat Henry Marz ... graine coton.
... goëlette Walter Aubery ... assorti.
... de fer.
... AND SOUTHERN RR.
... A GRAND ISLE RR.
... NASHVILLE RR.— ... assorti.
... RAILROAD.—
... & TEXAS RAILROAD ... 100 sacs riz ... 122 barils mélasse et fret
... RR. COMPANY ... graine coton ... mélasse 378 sacs riz
PACIFIC RAILWAY— ... assorti.
... EASTERN RR.— ... assorti.
NAVIRES DANS LE PORT.
... pour la Nouvelle-Orléans
... W YORK.
... la condition
... Co-operative Association.
... le 29 février 1892.
... $40,250 45 ... 13,730 00 ... 9,988 17 ... 2,265 35
... $48 050 20
... $120,264 17
... $63,435 00 ... 3,477 50 ... 2,221 67
... 51,130 00
... $120,264 17
... MULLER, Caissier.
... par devant moi, ce 2me
... MOREL, Notaire.
... HIMEL, ... SARRAZIN, ... BRUMMER, Directeurs
CREANCIERS.
... COUR CIVILE ...
... VOORHIES, Juge.
... Député-Greffier.
... COUR CI... paroisse d'Orléans ... Calder & Cie ...
... VOORHIES, Juge.
... Député-Greffier.
... Maria Wiedenrecht.
... DISTRICT pour la Pa...
B. A. LUMINAIS, Greffier.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 21 MARS 1892. 65ème Année

Dufour & Dennet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 21 MARS 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Robinson & Underwood, la magnifique bibliothèque de feu Joseph Edouard Vigné.

SOUVENIRS
Du maréchal français
MACDONALD.

Les *Souvenirs* du maréchal Macdonald, duc de Tarente, mort depuis plus de cinquante ans, viennent d'être publiés, avec l'agrément de Mme la baronne de Pommereul, sa petite-fille, et par les soins de M. Camille Rousset. Ils embrassent une période de plus de trente ans, de 1784 à 1816. Macdonald était d'origine écossaise, fils de Neil Macdonald, ardent jacobite, l'un des derniers fidèles du prétendant Charles-Edouard en 1745. Ce vaillant Neil put gagner la France, et y fut pourvu d'une lieutenance au régiment écossais d'Albany, bientôt licencié. L'officier, mal pensionné, se retira à Sedan, puis à Sancerre. C'est dans la première de ces deux villes que naquit Jacques-Etienne-Joseph-Alexandre, le futur maréchal.

En 1792, le jeune Macdonald, à vingt-sept ans, est aide de camp de Dumouriez et déjà lieutenant-colonel. Un an plus tard, il est colonel du régiment de Picardie, le premier des "quatre vieux corps" de l'infanterie française. Dumouriez conçoit le dessein d'entraîner son armée contre la Convention et la Commune de Paris; on sait comment finit l'aventure. Bien que promu général de brigade dans l'armée du Nord par le général en chef Houchard, Macdonald est suspect. Ce n'est pas tout: un décret de la Convention bannit tous les officiers ci-devant nobles: Pichegru, sous les ordres duquel servait, dès lors, le jeune général, fait observer que son subordonné peut être gentilhomme en Ecosse, mais qu'il ne porte pas la particule, signe apparent de la noblesse en France. Les commissaires de la Convention, mal persuadés, proposent de tourner la difficulté en mettant Macdonald en réquisition; il la demande écrite pour se couvrir, on la lui refuse. Alors, il parle de se retirer: "—Si tu bouges, répondent ces équitables et intelligents commissaires, nous te faisons mettre en jugement."

Macdonald se tire d'affaire; il se signale dans la campagne de Hollande, sur le Rhin, en Italie. Pour prix de ses services, le Directoire le malmène.

La France gémissait sous le poids de l'arbitraire.... Un intrigant pour renverser le Directoire et l'on me proposa de me mettre à la tête du mouvement; je m'y refusai. Je crois qu'on s'adressa également à Moreau qui refusa de même. Tout à coup, on répandit le bruit de l'arrivée inopinée du général Bonaparte d'Egypte à Fréjus. tous les regards se tournèrent de ce côté, et dès ce moment il fut considéré comme l'ancre d'espérance et de salut. Il mit assez d'empressement à me rechercher. Le 18 Brumaire arriva; j'y pris franchement part.

Sous le nouveau gouvernement, la fortune de Macdonald fut plus lente que celle de beaucoup de ses compagnons d'armes. Il rencontrait une hostilité puissante et sourde, dont il ne connut jamais bien les raisons: celle de Talleyrand.

Les Mémoires renferment, surtout dans leur première partie, des récits et des tableaux militaires, dont on atténuerait la belle couleur en les transcrivant ici par fragments. Macdonald ne fut maréchal qu'après Wagram; il avait largement contribué au succès de cette sanglante bataille. L'empereur l'embrassa: "—Soyons amis, désormais. Vous vous êtes vaillamment conduit et m'avez rendu les plus grands services; c'est sur le champ de bataille de votre gloire, où je vous dois une grande partie de cette journée d'hier, que je vous fais maréchal de France." Il le fit, ensuite, duc de Tarente, avec une riche dotation.

Passons sur la campagne de Russie, sur celle de 1813 en Allemagne et sur la campagne de France. En 1814, le duc de Tarente tient, entre l'empereur qui tombe et celui qui s'élève, une conduite d'une si rare loyauté, qu'elle mérite d'être citée en exemple. A la page 261 de ces Mémoires qu'il écrivit pour son fils, il a placé les lignes suivantes:

J'arrive, enfin, au terme de cette lutte désespérée. Une longue agonie politique et militaire va finir par un coup de tonnerre. Un nouvel ordre de choses va commencer, sous lequel vous êtes né, mon fils.

Le tableau qui suit est d'un intérêt puissant. Nous sommes au lendemain de la prise de Paris par les alliés. Les malheureux soldats français, "quoique dans leur propre pays", manquaient de tout et vivaient de maraude. La garde même partageait le mécontentement de l'armée "à cause des malheurs que l'empereur avait attirés sur la France". Le maréchal arrivait à Fontainebleau; les généraux vinrent le supplier de se rendre, immédiatement, auprès de l'empereur, et "de porter la parole au nom de l'armée et de dire qu'il fallait en finir."

L'empereur vint à moi: "Bonjour, duc de Tarente, comment va?—Fort tristement, tant d'événements malheureux. Succomber sans gloire! N'avoir pas fait un effort pour sauver Paris! Nous en sommes tous accablés et humiliés.—C'est un grand malheur, c'est vrai, et que disent vos troupes?—Que vous nous appelez pour marcher sur la capitale; elles partagent notre douleur, et je viens vous déclarer, en leur nom, qu'elles ne veulent pas l'exposer au sort de Moscou. Nous croyons avoir assez fait......"

L'empereur répondit: "J'abdiquerai donc. J'ai voulu faire le bonheur de la France, je n'ai pas réussi."

***

Macdonald plaida, chaudement, auprès de l'empereur de Russie, la cause du roi de Rome. L'empereur d'Autriche, par des considérations politiques, petites comme le ministre qui les inspirait, dépouilla son petit-fils; le roi de Prusse s'occupait à arracher, pour son trésor particulier, trente millions, qu'on appela "le pourboire de Sa Majesté Prussienne". Macdonald se rallia franchement aux Bourbons. C'est lui qu'ils envoyèrent, comme le plus fidèle, pour barrer le chemin à Napoléon débarquant de l'île d'Elbe. Il essaya de maintenir Lyon, mais l'armée lui échappait, le peuple s'ameutait. Il subit une "reconduite" assez semblable à la fameuse "conduite de Grenoble" et ne dut de n'être pas pris qu'à la vitesse de son cheval. Sur la route, vers Paris, il rejoignit le comte d'Artois, qui fuyait, de son côté, avec le comte Des Cars et le duc de Polignac—et voilà le rude soldat faisant au prince la leçon méritée.

"Monseigneur, dans vos *tournées* et celles de vos fils, qu'avez-vous appris de l'opinion?—Rien d'autre que les passions de vos partisans aveuglés par la domination du moment. Vous avez dédaigné les hommes qui auraient pu vous servir utilement....Il fallait attirer les militaires......"

On avait traité en vaincus, à l'intérieur, ces ouvriers de la gloire, ils retournaient à leur maître, et les royalistes en étaient surpris!—Macdonald, quant à lui, avait donné sa foi aux Bourbons; il ne la reprit pas, mais il ne leur ménageait point la vérité et les courtisans indignés lui disaient: "—Est-ce ainsi qu'on parle au roi et à Monsieur?"

Il fut des conciliabules tenus aux Tuileries devant l'approche de "l'usurpateur". Il interpelle le roi: "—Dans quel département Sa Majesté se propose-t-elle de se retirer?" Sans hésiter, Louis XVIII répond: "En Vendée.—Tout sera perdu! s'écrie Macdonald avec force Le roi ne voit-il pas que ce pays est fatigué et rassasié de guerre civile?"

C'est Macdonald, bien persuadé que l'entreprise de Napoléon était désespérée et ne pouvait être durable, qui démontra au roi qu'il fallait se borner à attendre et prendre la direction du Nord. Mais les familiers de la cour entrent en grand émoi. Les postes de la garde nationale qui font le service du château, ne vont-ils pas s'opposer au départ comme il est arrivé, au commencement de la Révolution, lorsque Louis XVI voulut se rendre à Saint-Cloud?

Cette crainte parut exagérée, mais restait la difficulté matérielle du départ. Le duc de Berry regardait, piteusement, l'énorme corpulence de Louis XVIII: "—Où voulez-vous—criait il—qu'on trouve une chaise assez large et deux hommes assez forts pour porter le roi jusqu'à ses voitures?" Elles attendaient à la grille occidentale du jardin des Tuileries. La comédie ici se mêle au drame.

Macdonald, sous la deuxième Restauration, fut grand-chancelier de la Légion d'honneur. Les *Souvenirs* s'arrêtent à 1816. En 1830, il se démit de ses grandes fonctions, se retira dans ses terres, et mourut, en 1840, à soixante-quinze ans.

Un solliciteur tourmente un personnage politique pour faire décorer un de ses protégés, et il détaille ses titres:

—C'est un homme de valeur, on a de lui un poème en douze chants!....

—Douze chants! répète distraitement le personnage; très bien.... Alors, c'est le Mérite agricole qu'il lui faut.

Un jeune reporter va, l'autre jour, chez M. Deibler, pour l'interviewer.

Au cours de la conversation, le reporter demande à l'exécuteur des hautes œuvres de lui donner son opinion sur l'abolition de la peine de mort.

—Oh! réplique vivement M. Deibler, permettez-moi de ne pas répondre: je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas.

On disait, hier, devant Kalinaux, que le dernier paquebot de New-York au Havre était arrivé avec deux jours de retard.

—Parbleu! réplique Kalinaux, il aura dû être arrêté par les neiges!

Bob est ravi! Il a été premier en histoire naturelle.

—Et qu'avait demandé le professeur? interroge le papa de Bob.

—Combien un chat a-t-il de pattes? fait le triomphateur. J'ai répondu qu'il en avait trois.

—Et tu as été premier avec cette belle réponse?

—Tiens! les autres ont dit qu'il n'en avait que deux.

Un dramaturge, consulté sur la valeur d'un jeune écrivain:

—Il ne manque pas de talent; ainsi il a fait sur moi un article qui n'était pas mal!

Dialogue:

—Je sais, madame, que nous avons des amis communs.

—Pardon, madame, je n'ai pas d'amis communs......

Balandard a voulu faire le malin.

L'autre jour, il va trouver le directeur de sa compagnie d'assurances.

—Monsieur, dit il, vous vous êtes engagé à payer tout ce qui brûle chez moi. Alors vous me devez deux stères de bois que j'ai brûlés cet hiver.

—Parfaitement, monsieur; on va vous payer dans un instant, le temps d'avertir le parquet, à cause de l'article 434 du Code pénal: "Quiconque aura volontairement mis le feu sera puni de mort."

Balandard n'a pas demandé son reste.

Dans les grands magasins du Tout à Perte:

—Je ne saurais trop vous recommander cette étoffe, madame, vous en avez là pour la vie.

—Bien, mesurez-m'en de quoi faire une robe.

—(Empressé) Faut-il vous en couper deux mètres de plus? On ne sait pas ce qui peut arriver.

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Neuvième.
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22
15 Poste de la Cie de Pompe No 23.
16 Poste H. et L. Co. No 1, Jackson.
17 Constance et Première.
18 Magazine et St-André.
19 Ste-Marie et Tchoupitoulas.
21 St Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Colisée.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12, Tchoupitoulas.
33 Thalie et Levée.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Precinct
37 Race et Magazine.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles.
42 Marché Dryades, Melpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste de la Cie de Pompe No 6.
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18, Calliope.
54 Remparts et Delord.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
58 Julie et St-Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julie et Commerce.
71 Pied de la rue Julie, Dépôt du L & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
75 Hôtel de Ville.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13 rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14 rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
134 Poydras et Freret.
141 Bienville et Vieille-Levée.
142 St Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7 Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10 Dumaine.
231 Tremé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Tremé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21 Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paroisse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Esplanade.
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, Français.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
247 Chemin du Bayou et Dorgenois.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Laharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poste et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Presse à Coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
512 Poste de la Cie de Pompe No 24 rue Dauphine.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des cars, Pologne.
615 Casernes des Etats-Unis.
6[…]8 Royale et Dauphine.

FEUILLETON.

CHAINE DORÉE.

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

DEUXIEME PARTIE.

(Suite.)

Olympe avait hâte d'être seule, autant que sa mère d'aller voisiner et boire des petits verres en déplorant la bêtise des filles et en maudissant la canaillerie des hommes.

Quand elle fut seule, Olympe tira une petite carte glacée de son porte-monnaie. Et elle prononça lentement:

"Vicomte de la Terrade."

Etait-ce par cet homme qu'elle allait enfin arriver?

Elle connaissait très bien ce nom, entrevu souvent dans le compte rendu des réunions mondaines. Quand à l'homme, elle s'était trouvée en face de lui, un mois auparavant, chez son professeur de danse. Tout de suite, il l'avait distinguée au milieu d'une vingtaine d'autres; et elle avait senti qu'il parlait d'elle avec le professeur. Et, après la leçon, le professeur lui avait fait signe de rester; et les deux hommes l'avaient interrogée sur ses antécédents, sur ses moyens d'existence, son but. Ses antécédents, elle les résumait ainsi:

—J'ai toujours gagné ma vie, même petite, en dansant en Italie.

Ses moyens d'existence? Elle n'avait que quelques économies et brûlait d'entrer au théâtre, où elle espérait bien se faire remarquer, car elle n'avait pas d'autre but que de devenir une artiste célèbre.

Gaston de la Terrade était revenu plusieurs fois chez le professeur de danse; et, comme il ne parlait pas d'amour, qu'il semblait même ne faire aucune attention à la beauté d'Olympe celle-ci s'était facilement liée avec lui parce que son professeur lui avait dit:

—Il a beaucoup d'influence à l'Opéra.

Pourquoi cet élégant venait il chez un médiocre professeur de danse? Que cherchait-il lui qui ne cherchait certes pas l'amour? Olympe se le demandait à peine; elle ne voyait qu'une chose, c'est que le hasard avait mis sur son chemin un homme qui pouvait lui être prodigieusement utile. Et le vicomte de la Terrade avait pris à ses yeux une importance considérable......Aussi avait-elle été bouleversée quand, ce jour-là, son professeur lui avait donné la carte du vicomte, en lui disant:

—Il t'attend chez lui demain matin. Et sois gentille! Je sais qu'il a déjà parlé de toi au directeur de l'Opéra.

Avec ce seul mot: "l'Opéra," on aurait tout obtenu d'Olympe.

—Oh! Etre une artiste! Ne plus être ce que j'ai été.

Dans sa jeunesse, elle acceptait cela inconsciemment; le mépris d'un homme avait fait d'elle une autre femme. Cet homme, qu'elle avait aimé tout à coup, qu'elle avait senti grand, supérieur, cet homme certainement bon qui, pour des œuvrements, avait été son amant de quelques heures, elle voulait lui prouver qu'elle était une femme digne d'amour et non une de ces pauvres créatures qu'on rejette avec mépris quand elles ont servi à vos caprices....

Et elle, qui avait toujours vécu avec une hautaine indifférence, méprisant les hommes, n'essayant de retenir aucun, elle s'était humiliée devant celui-là! Elle s'était jetée à ses genoux pour obtenir qu'il la gardât encore un peu s'il ne voulait pas l'emmener avec lui comme une esclave...... Et, à tant de supplications, il avait répondu par un sourire poli, des bijoux et la somme d'argent, grâce à laquelle Olympe et sa mère vivaient depuis six ou sept mois.... Et il avait disparu.

Alors, cette créature, vendue si souvent par sa mère, s'était reprise dans une révolte d'honnêteté. Elle ne songeait plus, hélas! à se refaire une vie droite; mais elle voulait aimer et être digne d'amour.

—On peut aimer une artiste!

Elle se disait cela sans cesse; et elle travaillait avec un fougueux acharnement, repoussant hautement les influences pernicieuses, oubliant combien elle était belle, n'espérant rien que de son talent qui était très réel et se développait de jour en jour.

—Allons! fit-elle, demain je saurai si mon espérance est folle.

Le lendemain, vêtue d'une façon un peu excentrique, mais très pittoresque—elle n'avait pas encore le sens du parisianisme—elle quittait de bonne heure son appartement de la rue de Moscou, passait chez son professeur, afin de lui demander de nouveaux renseignements sur ce vicomte de la Terrade, dont elle avait peur ce matin-là. Et, à dix heures, elle se présentait, toute tremblante, au petit hôtel de la rue de Surène.

Tandis qu'elle traversait le jardin précédant l'hôtel, le comte et son fils l'examinaient d'une fenêtre du premier étage.

—Eh bien, papa?

—Mazette! fit le comte, ça m'a tout l'air d'un morceau de roi; mais il faut l'étudier de plus près.

Un domestique de grande allure avait dédaigneusement introduit Olympe Salvert dans le cabinet du vicomte. Il flairait la solliciteuse; et, en homme qui sert un maître très charitable, il méprisait tous les gens qui implorent.

—Je ne sais, dit il, si Monsieur pourra vous recevoir?

—Il m'attend, répondit Olympe en lui jetant un regard hautain.

Le domestique eut un léger tremblement, cette femme, qu'il avait introduite avec son indifférence habituelle, lui imposait tout à coup. Et il alla, un peu interloqué, prévenir son maître en ces termes:

—Une drôle de femme qui attend monsieur dans son cabinet.

—Jolie? interrogea Gaston, qui n'ignorait pas que son domestique avait la prétention d'être un connaisseur.

—Jolie? fit le domestique en secouant la tête. Non, ce n'est pas cela. Je m'étais dit, en l'introduisant: "Voilà tout de même un beau brin de fille", ni plus ni moins. Et puis, tout d'un coup, elle m'a lancé un regard.... Monsieur, cette femme-là a quelque chose de fatal.

Gaston sourit; puis, s'adressant à son père:

—Tout à l'heure, n'est-ce pas, quand je sonnerai?

—C'est entendu.

Et le vicomte descendit pour recevoir la danseuse. Olympe alla à lui, les mains tendues.

—Croyez, monsieur, que je ne suis pas une ingrate, et, puisque vous voulez bien vous occuper de moi....

—Oh! ne me remerciez pas encore, mademoiselle, j'ignore si je pourrai vraiment vous être utile.... Asseyez-vous donc!

Il lui offrait un siège en pleine lumière, pour pouvoir mieux l'examiner.

Après un assez long silence, il dit:

—Vous allez me répondre, n'est-ce pas, en toute confiance? C'est à cette seule condition que je puis m'occuper de vous. J'aime la franchise.

—Et moi, monsieur, je n'aime pas à mentir. Je n'aurai d'ailleurs rien à vous apprendre que je ne vous aie déjà dit chez mon professeur de danse.

—Je tiendrais pourtant à ce que vous me le répétiez. Votre père était, je crois, figurant de théâtre?

—Oui, monsieur, en Italie. Et ma mère vivait aussi du théâtre. Moi, j'ai commencé à danser toute petite......

—Qui avez vous eu pour amants?

Un flot de sang monta au visage d'Olympe.

—Monsieur!

Elle était suffoquée par le sans-gêne de cet homme qui, tout de suite, voulait connaître le fond de sa vie.

Gaston demeura très calme:

—Je ne cherche pas à vous être désagréable, mademoiselle, mais il faut que je sache....

Olympe baissa les yeux.

—Aucun, murmura-t-elle, ne vaut la peine d'être nommé. Je n'en ai aimé aucun, et j'ai toujours préféré mon métier à tous les hommes.

—Ainsi aucune liaison sérieuse dans votre vie passée?

—Aucune.

—Comprenez-moi bien, mademoiselle, je ne bornerai pas ma protection à vous faire entrer dans le corps de ballet de l'Opéra; je vous pousserai ensuite, je vous présenterai à des amis susceptibles de vous soutenir.... Si parmi eux, il s'en trouvait un qui vous ait connue, je jouerais un rôle ridicule, moi qui veux vous avoir découverte, moi qui raconterai sur vous telle histoire qu'il me plaira d'inventer, par exemple que vous n'aviez jamais dansé et que c'est une vocation irrésistible qui vous pousse au théâtre, que jamais un homme n'a eu un baiser de vous.... Cette petite histoire n'a rien qui puisse vous déplaire?......

—Non, monsieur, dit Olympe en souriant, et elle est à peu près vraie, allez.

—Donc, nous n'avons pas à craindre que rien de votre passé vous gêne?

—Je ne le crois pas.

—Eh bien, nous allons donc convenir que vous avez toujours eu une vie irréprochable et que, à la mort de votre père, vous êtes, malgré votre mère, entrée au théâtre. Je vous ai découverte sur une scène de province, et je vous ai signalée à la direction de l'Opéra.

—Soit, monsieur. Vous espérez?....

—Je ne promets jamais rien que je ne sois capable de tenir; mais j'attends certaines choses de vous, et c'est de votre acceptation que dépendra ma bonne volonté.

—Que puis-je, moi, pour vous? fit tristement Olympe, craignant que Gaston ne demandât à sa beauté le paiement de ce service.

—Aujourd'hui, rien sans doute; mais plus tard, beaucoup peut-être.

Il réfléchit quelques secondes, puis:

—Si vous êtes ma protégée, vous ne pouvez continuer d'habiter ce logement meublé de la rue de Moscou. J'ai déjà loué, pour vous, pour vous seule, un coquet appartement rue Saint-Pétersbourg; je dis: pour vous seule, car votre père, quoique très estimable, je n'en doute pas, gênerait votre avenir. Vous aurez une bonne d'allure comme il faut, un train de maison simple mais confortable......

—Mais....l'argent pour tout cela? demanda Olympe stupéfaite.

—Je vous le fournirai, car vos appointements au théâtre ne suffiraient pas.

Olympe le regarda, avec un effroi soudain.

—Mais, en échange de vos bontés, qu'allez-vous donc exiger de moi, monsieur?......

Gaston eut un imperceptible sourire.

—Pour le moment, dit-il, je ne vous demande que d'accepter; et, plus tard, je vous demanderai de vous souvenir que votre fortune aura dépendu de moi.

—Vous n'exigerez de moi rien que de....

—Rien que de très simple, de très correct, vous mettrez votre influence à ma disposition, comme aujourd'hui je vous fais profiter de la mienne. Bien entendu, si vous m'aviez trompé en quoi que ce soit, nos conventions seraient immédiatement rompues..... et je vous laisserais retomber dans le néant d'où je vous tire.

—Vous me faites un peu peur, monsieur, mais j'espère qu'un homme tel que vous ne peut me lancer dans quelque chose de mal?

Gaston éclata de rire:

—Pour Dieu, ne prenez donc pas cet air tragique! Je ne vous fais rien signer, ni avec votre sang, ni même avec de l'encre. Je crois que vous me serez utile un jour, et je vous aide pour gagner votre reconnaissance. Voilà tout! Allons, une simple poignée de main, et notre pacte est signé.

Rassurée par le bon visage de Gaston, Olympe donna franchement sa main: elle ne trembla plus et songeait seulement qu'elle touchait au but de ses rêves.

—Ah! à propos, fit Gaston, à demi-sérieux je ne vous demande pas d'amour, parce que j'ai bien deviné que cela vous serait désagréable et que je n'y tiens pas plus que vous, mais n'allez pas me jouer le mauvais tour de vous amouracher....

—Oh! L'amour! prononça Olympe avec un réel dégoût. Mon art, je ne veux plus aimer que cela.

—J'y compte bien! Cependant, si l'envie vous prenait de combler le vide de votre intérieur, ne le faites pas sans m'aviser....

—Voilà un avis que vous ne recevrez sans doute pas de longtemps!

—En tout cas, vous choisiriez parmi mes amis? jeta Gaston, d'un air goguenard.

—Vous, de préférence? interrogea, un peu dédaigneusement Olympe. Si cela ne vous offense pas, permettez-moi de vous dire qu'en ce moment, la solitude me semble préférable à tout.

Presque aussitôt, le comte entrait sans frapper dans le cabinet de son fils; mais, faisait mine de se retirer:

—Je te demande pardon, je te croyais seul......

—Entrez donc, mon père. Vous arrivez très à propos; on a besoin de vous.

Le comte entra et après avoir très élégamment salué Olympe, il plaça solennellement son monocle dans l'œil droit et contempla la danseuse avec admiration.

—Mademoiselle Olympe Salverti, mon père, qui compte sur l'influence considérable dont vous disposez au foyer de la danse.

—Parle pour toi, répliqua le comte en se dandinant; moi, je suis un vieux; je ne compte plus à l'Académie nationale de musique, tandis qu'on ne te refuse jamais rien à toi.... Mais enfin, mademoiselle, si je pouvais vous être bon à quelque chose?......

—L'histoire est charmante, mon père Mademoiselle m'est adressée par Cordier......

—Le professeur de danse? Ah! que cet homme là dansait bien il y a quinze ans!

—Il fait travailler mademoiselle depuis quelques mois; et il assure qu'elle a un avenir superbe devant elle.

—Dans quels théâtres avez-vous dansé jusqu'ici? interrogea le comte avec une délicieuse bienveillance.

Olympe était embarrassée pour mentir. Gaston répondit pour elle.

—C'est là, justement mon père, que l'histoire devient amusante: mademoiselle n'a jamais mis les pieds sur les planches.... du moins à Paris.

—Ah bah!

—C'est une vocation!

—Mais c'est adorable! s'écria le comte; je vais répéter cela au cercle.

—Mademoiselle appartient à une excellente famille bourgeoise; et, tant que son père a vécu, il ne pouvait être question pour elle de débuter au théâtre....

—Surtout dans la danse? fit le comte.

—Mais rien ne résiste à une vocation sérieuse. Et Mlle Salverti, profitant de la petite fortune que lui avait laissée son père, est venue s'installer à Paris, il y a.... deux ans, je crois?

—Oui...., deux ans, balbutia la danseuse en rougissant.

—Elle a prodigieusement travaillé avec des professeurs quelconques; et, depuis qu'elle est entre les mains de Cordier, elle est devenue une artiste de premier ordre.... Je répète, mademoiselle, ce que j'ai entendu dire par Cordier.

Le comte déclara alors, solennellement, que tant d'efforts méritaient une belle récompense et que, l'après-midi même....

—Je monte une conspiration au cercle; et nous imposons votre engagement à l'Opéra!

Olympe se retira, très émue, sur ces bonnes paroles.

Et, lorsque le père et le fils se retrouvèrent seuls, ils éclatèrent de rire; et, par moment, le comte disait:

—Candia serait impardonnable s'il n'en tombait pas amoureux fou.

Ou bien:

—Quel heureux coquin, ce Candia d'avoir un beau-père et un beau-frère qui s'occupent si ardemment de son bonheur!....

Cependant, Olympe regagnait, d'un pas chancelant, le quartier de l'Europe; mais, au moment d'arriver chez elle, poussée par une mystérieuse force, sans raisonner, elle redescendit vers le boulevard Haussman et elle passa le reste de la matinée à rôder près de l'Opéra, jetant des regards émus vers l'entrée des artistes....

X
LES DÉBUTS D'UNE DANSEUSE.

Peu de temps après, les courriers de théâtre annonçaient l'engagement de Mlle Olympe Salverti, comme danseuse, à l'Académie nationale de musique.

Si la nouvelle ne produisit qu'une médiocre sensation dans le grand public elle faillit causer une révolution à l'Opéra, dans ce petit monde de la danse où toute nomination, tout avancement est le résultat d'un concours officiel.

Qu'était-ce donc que cette Olympe Salverti pour qu'on la dispensât des épreuves réglementaires? Et quelle place allait-elle occuper dans le bataillon des danseuses? Par quelle influence avait-elle si promptement conquis les directeurs de la maison? On ne pouvait croire que ce fût uniquement par son talent, malgré ces paroles du maître de ballet qui, seul, la connaissait encore:

—Les pointes un peu faibles, mais une beauté, une grâce incomparables.... L'étoffe d'une Taglioni!

Et l'on s'en tenait à cette opinion générale qu'il y avait de la politique là-dessous: les directeurs avaient voulu faire plaisir à quelque ambassadeur ou quelque ministre, dont ils avaient besoin pour faire renouveler leur privilège.

Cependant, du foyer de la danse le bruit se répandait, dans les cercles, de cet engagement extraordinaire, et les vieux coureurs étaient à l'affût des nouvelles, des renseignements fantaisistes que colportaient les clubmen amis de quelque danseuse.

Mais, peu à peu, la simple vérité s'imposait; et on se refusait à y croire parce qu'elle n'était pas assez compliquée et la vie de la nouvelle pensionnaire de l'Opéra était trop claire, trop régulière.

On ne discutait plus sa beauté; les unes critiquaient son teint trop mat, les autres la fatale expression de son regard, d'autres son accent méridional qui prêtait un peu à rire; mais on ne pouvait lui refuser d'être admirablement belle et de danser, aux répétitions, avec une grâce infinie; car on ne l'avait encore vue qu'aux répétitions.

Elle arrivait très exactement le matin, saluait ses compagnes, ou plutôt ses rivales, un peu dédaigneusement; et elle travaillait avec un acharnement extraordinaire, comprenant bien que certaines élégances, certaines finesses lui manquaient, ne s'en fiant pas à sa beauté et à ses qualités naturelles.

L'heure du travail passée, elle partait, seule, et on ne la voyait plus jusqu'au lendemain.

Personne, ni nièce, ni tante, ni amie, ne la conduisait à l'Opéra, personne ne venait la chercher.

La tenue était élégante, mais très simple: presque toujours une robe tailleur et un veston. Le goût de Gaston de la Terrade était passé par là. Il avait prié Mme Mascler de transformer cette exotique en fine Parisienne.

On demanda, un jour, à l'Olympe qui elle avait pour amant; elle répondit, sans trop s'indigner, qu'elle n'en avait pas et que ses petites ressources lui permettaient fort bien de s'en passer.

On ne la crut pas, on la suivit pour connaître son adresse, son installation. Elle habitait un appartement de deux mille francs, au cinquième étage d'une maison de la rue de Saint-Pétersbourg, où elle ne recevait que sa mère.

—Parbleu, dit-on, elle reçoit son amant en cachette ou elle va chez lui.

On l'espionna vainement pendant deux mois; on ne découvrit, dans sa conduite, rien d'anormal.

Et on allait s'habituer à elle, lorsque les journaux annoncèrent qu'elle débuterait prochainement dans le petit rôle de Phryné du ballet de Faust.

A l'Opéra, où il faut des années de travail et une bonne douzaine d'examens pour obtenir un rôle dans un ballet, on cria au scandale! Qu'une semblable faveur fût accordée à une artiste sortant d'un grand théâtre de la province ou de l'étranger, cela pouvait s'admettre, et, malgré bien des jalousies, les premiers rôles sont souvent distribués à des danseuses qui n'ont pas fait leur éducation à l'Opéra; du moins, sont-elles précédées de leur réputation.

Mais une inconnue comme cette Olympe Salverti!

Puis, de petites notes se succédèrent dans les journaux, racontant la vie de la débutante, la lutte qu'elle avait dû soutenir contre sa famille—une très honorable famille bourgeoise—pour entrer au théâtre. Elle n'avait pu le faire, d'ailleurs, qu'après la mort de son père. Et elle avait commencé à danser, très modestement, dans un théâtre de province.

C'est là "qu'un de nos plus sympathiques clubmen" l'avait remarquée; et, en tout bien, tout honneur, il s'était permis de la signaler aux directeurs de l'Opéra.

On l'avait appelée à Paris, et, dès la première audition, maître de ballet, directeurs enthousiasmés, lui avaient promis le plus magnifique avenir.

Ils avaient même songé à la réserver pour une création; mais, par esprit de modestie et dans son désir de s'accoutumer au public elle avait demandé à débuter par un petit rôle; et on avait choisi celui de Phryné qui convenait merveilleusement à sa nature de beauté.

Et l'animation du foyer de la danse et des cercles se répandit dans le grand public, où l'on s'intéresse toujours, avec tant de sympathie à l'éclosion des jeunes talents.

Et le début d'Olympe Salverti dans le personnage de Phryné devenait un événement parisien, auquel s'ajoutait le charme du mystère.

Quel était "ce sympathique clubman" qui avait découvert Olympe en province? Et pourquoi se cachait-il? Car on ignorait encore son nom: et, comme au premier jour, Olympe venait toujours seule à l'Opéra et partait toujours sans cavalier.

Le soir de son début, pas un fauteuil d'orchestre n'était inoccupé à l'Opéra, pas un abonné n'aurait manqué une si solennelle représentation.

Une seule loge était vide, celle de la baronne de Candia, que son deuil empêchait de se montrer en public; mais son mari n'avait pas les mêmes scrupules, on ne porte pas éternellement le deuil d'une tante, surtout d'une tante qui vous a déshérité.

Et le baron était, de bonne heure, à l'Opéra, avec Gaston de la Terrade. Le comte lui avait offert son fauteuil et passait la soirée dans une loge amie; il ne voulait pas être mêlé, ou du moins avoir l'air de l'être, aux machinations de son fils.

Après le troisième acte, il y eut un flot d'abonnés dans les coulisses; on espérait voir la nouvelle Phryné au foyer de la danse. Elle n'était pas encore descendue de sa loge. Durant quelques minutes, il y eut une grande éclosion de potins, et de méchancetés.

Puis la sonnette retentit, et les abonnés regagnèrent leur place en parlant avec animation de ce mystère qui allait être enfin éclairci.

Gaston était imperturbable; personne n'aurait pu deviner que l'auteur de tout ce mystère, de toute cette réclame, c'était lui. Il avait formellement défendu à son père de parler, et lui-même, en dehors de ses démarches secrètes auprès de la direction de l'Opéra, ne s'était entretenu d'Olympe avec qui que ce soit. Il avait dirigé tous les fils de cette comédie sans être soupçonné même par ses intimes.

Dites donc, fit Candia, en lui donnant une légère tape sur l'épaule, voilà une réputation qui se sera créée sans vous! Renoncez-vous donc au rôle de lanceur de toutes les célébrités?

—C'est, répondit tranquillement Gaston, que je n'ai rien fait pour empêcher cette jolie fille d'arriver à la célébrité

—Est-elle vraiment si jolie que cela?

—Un peu de patience, mon ami, vous allez en juger.

—Vous la connaissez bien?

—Peut-être.

Candia allait poser de nouvelles questions à son beau-frère; mais la toile se levait sur le décor du Valpurgis, et un grand silence régna par tout l'orchestre

On n'entendait guère le chœur des noirs esprits, on regardait à peine les ombres fugitives, se mouvant, avec les feux follets, dans les rochers et les bruyères, on devinait l'agitation qui était derrière cette toile, les bataillons de danseuses se groupant dans les ruines du temple ancien, les courtisanes de l'antiquité couchées autour de la somptueuse table dressée au milieu de colonnes brisées, sous les chapiteaux des architectures païennes.. Et il y eut un soupir de plaisir, comme un soulagement de toutes les poitrines, lorsque le sombre décor du Valpurgis s'évanouit et que la splendeur de l'orgie apparut.

Les premiers numéros du ballet furent un amusement; de l'orchestre à la scène on échangea t de gentils coups d'œil, des sourires, des compliments muets. Et tous ces vénérables crânes de banquiers, d'aristocrates, de millionnaires, rougissaient avec la naïveté de jeunes amoureux.

Mais soudain, retentirent les mesures annonçant l'entrée de Phryné; il y eut un bruissement de lorgnettes, puis un murmure de réelle admiration.

Jamais plus belle Phryné ne s'était offerte aux yeux des abonnés de l'Opéra.

Et, avant même qu'elle eût fait un pas, un tonnerre d'applaudissements éclatait spontanément. Cela, Gaston ne l'avait pas prévu c'était un hommage arraché à tous ces hommes uniquement par la beauté d'Olympe Salverti.

Elle s'arrêta, très émue, porta ses mains à sa poitrine, qui battait à grands coups. En ce moment, elle fut pleinement heureuse: et se sentait vengée du dédain de ce grand seigneur qu'elle avait eu la faiblesse, la sottise d'aimer en Algérie. Les acclamations des Parisiens la consolaient de tout.

Et, dans son ravissement, elle dansa avec tant de passion, elle déploya une grâce si chaude, si séductrice que, lorsque, son pas achevé, elle laissa tomber tous ses voiles, elle avait conquis non seulement les habitués de l'orchestre, mais la salle entière.

De nouveau, les applaudissements éclatèrent avec frénésie. Et Olympe, les larmes aux yeux, remerciait gauchement, et on ne l'en trouvait que plus gracieuse.

Elle aperçut alors seulement Gaston de la Terrade; et, des deux mains, elle envoya un baiser vers lui.... Mais, au même instant son regard était attiré par les yeux de feu du baron de Candia; ses bras se détournèrent, machinalement, un peu vers lui. Et elle sembla avoir envoyé son baiser au mari de Geneviève.

Puis, devant le délire des applaudissements, elle dut bisser son pas. Et elle eut à peine quitté la scène que l'orchestre se vida comme par enchantement: tout le monde se précipitait pour la féliciter, les directeurs les premiers qui, avec leur flair, avaient senti de quoi elle était capable et qui d'ailleurs, comme tous les directeurs de théâtre, étaient courtisans du succès; puis, une marée montante de banquiers, de ducs, de députés, de ministres, d'ambassadeurs....

Elle accueillait indifféremment leurs hommages; elle n'avait été vraiment sensible qu'aux compliments de ses directeurs. Elle ne savait que trop ce que tous ces vieux pochards auraient désiré d'elle.

Mais soudain, son visage s'éclaira, et, ses deux mains tendues, elle s'écria:

—Enfin! Vous voici, vous!.... Mais comment vous remercier du beau succès que je vous dois?

Gaston de la Terrade, toujours froid, correct, le visage à peine souriant, arrivait à son tour, devant la danseuse.

Et, sans doute, si Olympe ne l'eût accueilli avec cette effusion, se fût-il contenté de saluer banalement, de ne la complimenter qu'en sa qualité d'abonné; il ne tenait pas à révéler si promptement leur intimité.

Mais, après les paroles de la danseuse, il lui était impossible de reculer.

Il dit très aimablement:

—Vous ne devez ce succès qu'à vous-même, je vous ai simplement fourni l'occasion de le remporter, mademoiselle.

Gaston avait à peine prononcé ces mots que tous ses camarades de cercle l'entouraient, et lui adressaient plaisamment des reproches sur le mystère dont il s'était enveloppé pour découvrir, puis pour lancer son étoile.

Mais Gaston se défendait. Il affirmait n'être pour rien en toute cette histoire: il avait vu danser Olympe en province, lui avait trouvé un talent, ou plutôt les germes d'un talent incomparable, et il n'avait pas fait autre chose que de la signaler aux directeurs de l'Opéra.

—Et toutes ces notes des journaux, farceur.

Gaston eut un beau geste indigné: allait-on s'imaginer qu'il avait le pouvoir de faire parler la presse à sa guise? Si réclame il y avait, elle avait été lancée par les directeurs eux-mêmes, des courriéristes de théâtre, et non par lui. D'ailleurs, ajouta-t-il, en revenant à Olympe Salverti, toute cette réclame était bien inutile, puisque la nouvelle danseuse n'avait eu, pour vaincre, qu'à se montrer.

Et, pour satisfaire le désir bien évident de tous ses amis présents, jeunes et vieux, il les présenta à Olympe avec une gravité diplomatique. Ce fut un défilé, très noble et très imposant, comme à une réception de chef d'Etat. Et Olympe se sentait toute glorieuse de l'importance que son succès lui donnait. Elle ne songeait plus à ses humiliations passées; elle était une petite reine.

Mais un léger trouble se mêla à son triomphe, lorsque Gaston lui présenta le baron de Candia; ses joues, un peu colorées, reprirent un instant leur teinte mate, et ses yeux se baissèrent sous le regard ardent du baron.

Gaston demanda alors:

—Nous permettrez-vous de vous accompagner dans votre loge?

—Elle est bien modeste pour vous recevoir, messieurs.

—N'est-ce donc pas assez de vous pour l'embellir? répliqua vivement Candia.

Et les deux hommes la suivirent.

Ce soir-là, bien peu d'abonnés assistèrent au trio du cinquième acte; ils s'étaient répandus dans les couloirs; et bientôt, groupés dans la voluptueuse salle d'attente, ils ne parlaient que du tour délicieux joué par Gaston de la Terrade à ses amis et à tout Paris. Et, tandis que les valets de pied annonçaient les voitures, venaient appeler leurs maîtres, on soulevait la grave question de savoir si Olympe était la maîtresse ou simplement la protégée de ce lanceur d'élégances.

Les hommes déclarèrent qu'avec la Terrade on ne pouvait jamais connaître l'absolue vérité, qu'il était parfaitement capable d'avoir agi uniquement par chic, par désœuvrement.

Mais les femmes haussèrent les épaules. Elles croient difficilement à la vertu des danseuses et au désintéressement des hommes.

Telle était aussi la pensée dominante du baron de Candia, tandis qu'Olympe les conduisait à sa loge; et il en éprouvait une impression jalouse, non pas qu'il fût si promptement tombé amoureux de la danseuse; mais il était vexé par l'éclatant succès que "ce petit de la Terrade" venait de remporter grâce à Olympe Salverti.

—Vous vous êtes joliment moqué de moi, dit-il d'un ton à demi gracieux, à demi amer, à l'oreille de son beau-frère.

Et Gaston, enchanté de l'exaspérer un peu, répliqua:

—Pas plus de vous que des autres. Et ce n'est pas ma faute si je ne suis plus de votre intimité. Je ne peux pourtant pas vous forcer à être mon confident quand vous ne me jugez plus digne d'être le vôtre.

Ils arrivaient à la loge de la danseuse. Et Candia comprit tout de suite que cette petite pièce avait été décorée selon les indications de son beau frère: des tapis d'Orient, des tentures turques des cuivres, quelques japonaiseries, un fouillis merveilleux pour la beauté d'Olympe.

—Je tâcherai de ne pas être longue, dit-elle en les introduisant.

Mais Candia, pensant être désagréable à son beau-frère, voulut l'admirer encore dans ce costume de Phryné.

Elle était admirablement dessinée, grande, nerveuse et fine avec une taille souple dont la gracilité n'excluait pas l'énergie. Le galbe de ses bras et de ses jambes aurait tenté tous les statuaires. Sa poitrine était un peu basse, comme celle de la plupart des danseuses; mais elle était adorablement colorée sous sa teinte brune; et son cou était aussi pur de forme et d'attaches que celui d'un buste d'impératrice romaine. Son visage, noble, régulier, eut semblé celui d'une statue ancienne si ses yeux verts à filets d'or ne l'avaient animé d'un éclat extraordinaire, de ce regard, que toutes ses compagnes du corps de ballet prétendaient être fatal.

Elle se prêta sans fausse pudeur à cet examen humiliant des deux hommes. Ne devait-elle pas faire quelque chose pour payer les services rendus? Pourtant, si les yeux de Gaston la laissèrent indifférente, elle éprouva encore un moment de trouble sous le regard de Candia, et elle fut blessée d'être traitée par lui comme une sorte d'esclave......

Elle dit:

—Pardonnez-moi, messieurs!

Et elle passa derrière un paravent.

Tandis qu'elle changeait vivement de costume, les deux hommes demeurèrent d'abord silencieux, les yeux sans cesse fixés sur cette légère cloison, qui leur cachait la splendide créature que tout Paris venait d'acclamer.

Puis, Candia dit à voix basse:

—Mes compliments, mon cher.

—Et sur quoi donc?

—Mais.... sur cette jolie fille.

Gaston sembla ne pas comprendre.

—C'est à son professeur de danse, dit-il, qu'il faudrait adresser vos compliments.

—Ce n'est pas son professeur de danse qui lui a donné la beauté.

—Alors, il faut complimenter ses parents qui en sont les principaux auteurs, répondit Gaston imperturbable.

—Je complimente celui qui jouit de cette beauté.

—Mais je n'en jouis pas plus que vous, mon cher ami, déclara Gaston avec un petit geste indigné.

—Allons donc! fit Candia.

Et il haussa les épaules.

Olympe avait achevé sa toilette. Ecartant le paravent, elle parut, enveloppée d'un long manteau de peluche vert sombre à reflets flamboyants; et Candia la trouva encore plus belle, plus attirante. Et sa jalousie contre Gaston augmenta.

Avant de sortir, Olympe prit un très beau bouquet de roses Niel, l'unique bouquet qu'elle eût reçu de la soirée; et elle le sentit longuement.

—Qui donc vous a dit, monsieur de la Terrade que j'aimais les roses, et justement cette rose-là, par-dessus tout?

—C'est, déclara vivement Candia, qu'on devine toujours aisément ce que désire un cœur aimé.

Olympe jeta un regard stupéfait à Candia, puis à Gaston.

Gaston dit en riant:

—Ma chère mademoiselle Olympe, Candia me fait l'honneur de croire, et beaucoup sont sans doute comme lui, que vous daignez me récompenser par votre amour du peu que j'ai fait pour vous. Voulez-vous le détromper et lui dire que je ne suis pas autre chose que votre ami?

—Et cela vaut certes bien mieux! conclut Olympe, après avoir confirmé, d'un signe de tête, le dire de la Terrade.

Mais cela ne va pas vous empêcher, s'écria Gaston avec bonne humeur, d'aller manger quelques douzaines d'huîtres. Rien ne vous creuse comme le succès.

Ils allèrent souper tous les trois et, tout d'abord, se montrèrent également de joyeuse humeur; mais, peu à peu, une impression pénible tomba sur Olympe et sur Candia; et Gaston dut entretenir la conversation à lui seul.

Candia n'avait ajouté aucune foi aux déclarations d'Olympe et de son beau-frère; il ne pouvait admettre que Gaston eût tant fait pour cette femme sans en obtenir l'unique récompense qu'une fille pauvre et jolie puisse donner à un homme. Et cela lui était insupportable que cette adorable créature fût justement la maîtresse de son beau frère.

Quant à Olympe, qui devinait la pensée, réelle et obsédante de Candia, elle en souffrait, elle en était humiliée. Et une grande inquiétude se répandait en elle. Que tout Paris crût que Gaston de la Terrade était son amant, peu lui importait; pourquoi donc souhaitait-elle si ardemment qu'un tel soupçon ne se gravât point dans l'esprit du baron? Quelle importance avait donc prise, à ses yeux, cet homme qu'elle ne connaissait pas quelques heures auparavant? Elle aurait désiré être seule avec lui dès cet instant.

Et lui, se sentant encouragé par la sympathie, la caresse de ces yeux verts à filets d'or, redevint aimable, causeur à la fin du souper.

Et Olympe, ayant déclaré que, par cette nuit douce et claire, que bientôt d'ailleurs le matin allait chasser, elle voulait rentrer chez elle à pied, Candia, après un moment d'hésitation, lui offrit son bras.

—Vous permettez? demanda-t-il à Gaston.

—Mais, mon cher, je vous assure que je n'ai rien à permettre.

Olympe, très contente, s'appuyant franchement sur le bras du baron, amusa les deux hommes par des historiettes du corps de ballet....

—Oh! l'on est jaloux de moi!....Ce serait abominable si je n'en riais.

Elle était gaie, légère; son amour-propre était si agréablement caressé par la galanterie de ces deux hommes, de ces deux grands seigneurs qui la traitaient avec tant d'égards!....

—Et que de potins on ferait si on me rencontrait, si noblement escortée, lorsque je vais à l'Opéra le matin! Justement, je passe par ces mêmes rues.

—Toute seule? interrogea Candia.

—Toujours seule! Et qui m'accompagnerait, mon Dieu? Ma mère est vieille et un peu fatiguée.... Et puis, c'est si bon d'être seule, de travailler son art, de l'aimer!

—Vous aimez donc beaucoup votre art?

—Mais je n'ai que lui à aimer!

Elle parlait librement, franchement, sans s'imaginer que de telles phrases pussent sembler singulières, provocatrices.

—Nous voici arrivés! Bonsoir, messieurs!

Une poignée de main à chacun d'eux, un sourire tranquille. Et déjà elle disparaissait derrière la lourde porte de sa maison.

Gaston offrit un cigare à son beau-frère, et ils marchèrent ensemble jusqu'au pont de l'Europe.

Là, Candia, qui avait renvoyé son coupé à la sortie de l'Opéra, sauta dans un fiacre.

—Je vous ramène? demanda-t-il.

—Merci, je rentre à pied.

—Alors, adieu. Et encore, tous mes compliments, mon ami.

—Vous êtes agaçant, morbleu! Adieu.

La voiture de Candia partit; mais le baron, levant la conversle de la petite fenêtre de l'arrière, espionna Gaston: il s'imaginait vraiment que son beau-frère était enchanté d'être débarrassé de lui et qu'il allait retourner chez la danseuse.

Gaston descendait tranquillement la rue de Rome.

—Cocher, ordonna Candia, suivez la personne avec qui je me trouvais tout à l'heure.

Quelques minutes plus tard, Candia constatait, avec une satisfaction inouïe, que Gaston de la Terrade rentrait bien réellement chez lui.

Il y rentrait, ravi de sa soirée, se disant:

—Les choses ont encore plus rapidement marché que je n'aurais osé l'espérer. Ils sont tout bonnement en train de se toquer l'un de l'autre. Mon petit Candia, te voilà en mon pouvoir! Je n'ai pas perdu les quelques billets de mille que j'ai consacrés à Mlle Olympe Salverti.

XI
AMOUREUX.

Le lendemain, Candia se jetait sur les journaux avec une naïveté, un empressement de jeune homme.

Tous étaient unanimes à célébrer le talent et la beauté d'Olympe Salverti.

Et, peu de temps après, les directeurs de l'Opéra, sentant grandir le succès de leur nouvelle pensionnaire, le "chauffaient" par de petites notes mystérieuses, où il était question d'engagements à l'étranger qu'Olympe refusait pour pouvoir établir sa réputation à Paris par quelque grande création; puis de cette création, qui aurait lieu dans le ballet du célèbre musicien L. D...., une merveille musicale que le compositeur refusait de donner depuis deux ans parce qu'il ne trouvait aucune interprète digne de sa pensée, de ses inspirations... Mais la nouvelle Phryné l'avait conquis, et il venait de remettre sa partition, entièrement achevée, à l'Opéra.

Rarement artiste profita mieux qu'Olympe Salverti, et sans pourtant rien faire pour cela, des mille ressources de la réclame moderne. Elle croyait sincèrement, que tout ce tapage était causé par son talent. Pouvait-elle s'imaginer qu'elle servait les intérêts d'une direction de théâtre et les noirs projets d'un viveur ambitieux?

Elle n'accomplissait rien, d'ailleurs, ne disait rien, n'écrivait rien sans consulter Gaston de la Terrade, qui la dirigeait avec une habileté extraordinaire, au milieu des traquenards de la vie parisienne.

On alla jusqu'à interviewer Olympe comme un personnage politique. Elle répondit ce que Gaston avait dicté; et l'édifiante histoire qu'il lui avait composée reçut la consécration des journaux.

Deux semaines s'étaient à peine écoulées depuis son début, et elle accaparait si bien la mode que des manteaux, des chapeaux s'affublaient de son nom. Et deux grands cercles lui demandaient de vouloir bien danser son pas de Phryné dans leur revue annuelle.

Elle était grisée et marchait comme dans un rêve, entourée de tant d'hommages, de tant de supplications amoureuses qu'elle n'aurait eu qu'à se baisser pour choisir un illustre protecteur; mais elle restait fidèle à son amitié de camarade pour Gaston, par reconnaissance et un peu aussi par la crainte qu'elle éprouvait de se trouver seule au milieu de ce monde si brillant, mais si ondoyant, si elle dédaignait son premier protecteur; et elle s'abandonnait surtout à la sympathie qui la portait vers le baron de Candia.

En quinze jours, on joua *Faust* cinq fois. Et toujours, même un samedi, c'est-à-dire en dehors de l'abonnement, Candia assistait à la représentation. Il passait, d'ailleurs, presque toute la soirée au foyer de la danse, attendant qu'Olympe descendît de sa loge; il causait amicalement avec elle, ne parlant pas encore d'amour; mais sa passion naissante était si manifeste qu'elle causait un petit scandale.

—Les deux beaux-frères! remarquaient ceux qui ne croyaient pas au désintéressement de Gaston; la demoiselle est gourmande.

Ceux qui ajoutaient foi aux affirmations du vicomte de la Terrade n'en étaient pas moins choqués.

Dénicher de jolies filles "pour les servir sur un plat" à un beau-frère riche et puissant, c'est peut-être très fin de siècle; mais c'est peu moral.

Les moralistes qui critiquaient Candia et la Terrade ne valaient sans doute pas mieux que les deux beaux-frères; mais il est toujours de bon ton de faire de la morale sur les mauvaises mœurs de son voisin.

Quant au comte de la Terrade, il était de plus en plus respectable: il ne semblait rien voir. Et, lorsque quelque vieille dame, après une réunion de charité, lui reprochait la vilaine conduite de son fils et de son gendre, il répondait d'une voix touchante:

—Ma chère amie, je vous assure que Candia rend ma fille parfaitement heureuse; et quand à mon fils, il est assez grand pour savoir se diriger lui-même.

Cependant, on remarquait que Candia devenait nerveux, agité. Et au foyer de la danse il entourait si jalousement Olympe Salverti qu'on eût pu croire qu'il était déjà son amant.

Mais lui, retenu par cette pensée qu'Olympe et Gaston s'aimaient secrètement, ne trahissait jamais sa passion naissante que par la flamme de ses regards.

Il finit par se résoudre à demander une explication catégorique à son beau-frère, et un matin, il se présentait, tout fiévreux, chez Gaston de la Terrade.

Gaston, ce matin-là, s'occupait, avec sa gravité coutumière, de l'organisation d'une kermesse au profit d'une œuvre destinée à payer les loyers des petites gens.

Lorsque Candia entra dans son cabinet, il donnait ses dernières instructions à une demi-douzaine de jeunes élégants, les principaux commissaires de la fête. Et il parlait, avec beaucoup d'onction, des malheureux au profit desquels ils allaient travailler.

—Tiens, vous voici Candia?

—Bonjour, Gaston. Quand pourrai-je causer avec vous?

—Tout à l'heure; mais, en attendant, je vous mets à contribution Mille francs s'il vous plaît, pour les pauvres diables que des propriétaires sans cœur vont expulser?

Candia inscrivit quelques mots sur une de ses cartes, et, la remettant à Gaston:

—Faites toucher chez moi.

Les petits jeunes gens admirèrent l'aisance de ce grand banquier qui donnait mille francs, comme eux un louis.

En ce moment le comte de la Terrade pénétrait chez son fils.

Il salua tout le monde hâtivement.

—Bonjour, messieurs.... Bonjour Candia! Que diable venez-vous faire ici, ce matin?.... Eh bien, petit, je cours chez la duchesse, m'entendre avec elle pour les invitations indispensables à la presse.

—Oui, papa; vous pourrez lui annoncer que Candia nous donne mille francs.

—Parfait. Et peut-on compter sur cette demoiselle Salverti pour tenir un comptoir?

—Oui, je l'ai vue, hier. Elle consent.

Le comte dit adieu à tous d'un geste léger, et il disparut, avec la rapidité d'un homme poussé par de brûlantes occupations.

Gaston causa encore quelques instants avec ses lieutenants, écrivit devant eux plusieurs lettres pour stimuler le zèle de quelques femmes, de certains millionnaires: il leur montrait comment il faut s'y prendre pour soutirer les louis de la bourse des richards. Puis, il chargea l'un d'eux de passer au *Figaro*, un autre d'aller contrôler la vente des billets chez les marchands de musique, un troisième d'aller presser l'imprimeur Morris pour les dernières affiches....

Et, quand il les eut tous renvoyés, il fit une pirouette, et éclatant de rire:

—Ouf! *E finita la comedia.* Mon petit Candia, qu'y a-t-il pour votre service?

Candia, secoua la tête en souriant:

—Je vous admire, aimable farceur! Si vous aviez déployé autant d'habileté dans les affaires, vous seriez millionnaire......

—Pardon, mon cher! Les affaires.... je n'ai pas cela dans le sang. Tandis que cette comédie mondaine, c'est ma vie.... Et vous n'ignorez pas que je suis un honnête homme quand même. Bref, comme ce n'est pas pour entendre parler de ces abominables drames de la charité parisienne que vous êtes venu chez moi, que me voulez vous?

Le visage de Candia s'assombrit.

—Nous sommes bien seuls?

Gaston eut un imperceptible sourire; Candia en était exactement au point qu'il désirait.

—Parlez en toute tranquillité, mon ami.

Candia, la voix un peu tremblante, dit:

—Vous devez deviner de quoi il s'agit?

—Mais pas du tout.

Alors, le baron saisissant brusquement la main de son beau-frère:

—Gaston, votre parole d'honneur que cette Olympe Salverti n'est pas votre maîtresse?

Gaston sembla stupéfait d'entendre cette question.

—Mais en quoi cela vous intéresse-t-il, mon ami?

—Peu importe! Répondez-moi.

Gaston déclara gravement:

—Je n'ai jamais embrassé même le bout des doigts de Mlle Salverti.

—C'est bien vrai, cela?

—Quel intérêt aurais je à vous tromper?

—Mais alors, pourquoi l'auriez-vous tirée de l'inconnu? Pourquoi vous seriez-vous si activement dévoué à elle? Pourquoi lui auriez vous créé, en quelques semaines, cette extraordinaire réputation? Car je sais bien que c'est à vous, uniquement à vous qu'elle doit tout cela!

—Pourquoi?.... répliqua Gaston avec un fin sourire. Mais pour m'amuser tout bonnement! Ne trouvez-vous pas que ce soit un plaisir de dieu de tirer du néant une créature charmante, mais totalement inconnue, de la jeter sur la scène parisienne et de forcer ce imbécile peuple de badauds à l'acclamer? Je ne me suis jamais mieux diverti!

Candia le regarda quelques instants avec défiance.

—Vous, dit il, on ne sait jamais quand vous dites la vérité.

—Je la dis en ce moment.

—Et dans quelle ville de province l'avez vous découverte?

—A Paris.

—C'est ce que je pensais.... quoique elle ne soit pas Parisienne.

—Je n'ai pas donné d'autre accroc à la vérité. Je l'ai découverte chez Cordier, un ancien danseur de l'Opéra qui la formait. Le reste de l'histoire contée au public est exact: cette charmante fille avait quelque sous—l'héritage de son père, un vieux bourgeois qui ne pouvait admettre que sa fille se fît danseuse. Une drôle de vocation entre nous! Cordier lui trouvait du talent; moi, je lui ai trouvé plus que du talent, du charme, une grâce, et une beauté!.... Un genre de beauté qui ne m'empoigne guère: j'aime mieux le museau d'une petite Parisienne. Bref, une beauté à faire sensation!.... Que lui manquait il pour réussir avec éclat? Quelques billets de mille. Je les lui ai donnés.... ou plutôt avancés; car elle est très fière et parle déjà de me rendre ce qu'elle me doit.... Je me suis bien amusé, j'ai prouvé, une fois de plus, que rien ne peut se faire dans Paris sans moi; je me suis moqué de mes camarades de cercle.... Et voilà tout!

—Et vous n'en êtes pas amoureux?

—Pas le moins du monde. Mais, pourquoi, diable, toutes ces questions?

Candia haussa les épaules:

—Comme si vous ne le saviez pas! En résumé, si un homme aimait Olympe Salverti et parvenait à se faire aimer d'elle?....

—Cela ne me regarderait en rien!

—Pardon! Je vous connais assez pour savoir que cette adorable femme est, comme on dit vulgairement, entre vos mains. Eh bien, moi....

Candia eut un frisson

—Moi, je l'aime! Et je ne sais de quoi je serais capable si vous vous mettiez entre elle et moi! Voilà ce que j'avais à vous dire.

—Eh! Calmez-vous, mon cher! s'écria Gaston en riant. Vous avez toujours eu un fond tragique qui me trouble quand je veux me faire une opinion définitive sur votre compte. Causons donc tranquillement, s'il vous plaît......

Mais sapristi, que cela est immoral, le mari de ma sœur m'annonçant qu'il est amoureux d'une autre femme!

Candia leva un regard stupéfait sur Gaston:

—C'est vous qui allez me faire de la morale, maintenant?

—Dame, mon ami, que va-t-on dire de nous quand on saura que vous êtes l'ami?....

—Je ne le suis pas encore, murmura Candia d'une voix sourde.

—Eh! vous le serez si vous voulez vous en donner la peine! L'ami d'une jolie fille que j'ai dénichée.... Voilà qui ne concorde guère avec ma réputation d'homme respectable. J'ai toujours fermé les yeux sur vos fredaines; et Dieu sait combien vous en avez à vous reprocher.... Mais, me prêter moi-même à ces fredaines!.... Vrai, j'en aurais du remords....

Gaston prenait une allure digne, levait les yeux au ciel et se frappait la poitrine.

—Allons! fit brutalement Candia, assez de votre blague parisienne. Je ne vaux peut-être pas grand'chose, mais vous ne valez, certes pas, plus que moi! Nous ne connaissons ni devoir, ni famille; nous ne connaissons que nos intérêts, nos plaisirs et le point d'honneur du cercle. Je viens de donner mille francs aux pauvres gens, cela rachète mes vices. Et vous qui vous couvrez si bien du manteau de la charité, vous ne demandez qu'à favoriser mes vices si vous y trouvez votre intérêt.... Je parle sans masques; mais à quoi bon garder ses masques?

—Parce que la vie n'est qu'une grande mascarade, mon cher, répliqua Gaston d'un ton dolent; mais ici nous sommes dans la coulisse, et nous pouvons nous montrer à visage découvert, vous avez pleinement raison.—Je suis un bonhomme moderne, fin-de-siècle, commencement de siècle.... Vous n'avez rien à craindre de moi. Il y a longtemps que j'ai compris que vous ne trouviez pas auprès de ma sœur les satisfactions intimes auxquelles vous étiez en droit de vous attendre....

—Je vous prie de ne pas insister là-dessus, interrompit Candia, vivement blessé.

—Je constate, et je n'en parle plus. Vous avez cherché des distractions au dehors; je les ai connues et ai fait semblant de ne pas les voir. Maintenant encore, je fermerai les yeux, et je n'y aurai aucun mérite, car je vous jure bien une dernière fois que cette Olympe n'est pas autre chose que mon amie.... J'aurais certes pu vous desservir auprès d'elle; je vous laisse le champ libre et je vous souhaite beaucoup de bonheur... Mais....

Gaston vint mettre la main sur l'épaule de son beau-frère:

Parlons de choses sérieuses maintenant. Sommes-nous amis, oui ou non?

—Evidemment!

—Amis, c'est-à-dire alliés, associés? Vous arrivez à une époque très critique de votre existence; vous avez autant besoin de moi que moi de vous.

—Peut-être.... Et je vous ai déjà dit....

—Oui, le soir de votre grande fête, vous m'avez dit: "Je verrai." Devant le lit de mort de Mme du Baudan, je vous ai encore prévenu des dangers que vous couriez, et.... vous m'avez tendu la main, comme si nous étions bien des amis, des alliés.... Seulement, depuis ce jour, rien! Pas une confidence! On dirait que je suis un étranger pour vous, que nous n'avons pas les mêmes intérêts. Des dix millions de tante du Baudan, plus un mot! N'essayez pas pourtant de jouer tout seul; vous me trouveriez en travers de vos projets. Marchez bien d'accord avec moi, et je vous réponds de la victoire!....

Une expression d'ennui, d'embarras couvrit le visage du baron

—Eh! que voulez-vous que j'y fasse? dit-il. Puis-je forcer Mme du Baudan à revenir sur cette terre, à écrire un second testament?....

—Je vous dirai plus tard comment nous pourrons nous y prendre pour que ce joli magot soit plus équitablement réparti entre nous, prononça Gaston d'une voix sèche. Et, en attendant, mon cher beau-frère....

Il reprit une allure gaie, un visage souriant:

—Donnez libre cours à vos fantaisies. Mlle Salverti doit prendre part à la kermesse de l'hôtel Continental. Il ne tient qu'à vous, en votre qualité de généreux donateur, de lui servir de chevalier servant. Vous connaissez son adresse; voulez vous vous charger de lui porter mes instructions pour cette petite fête? Vous ne sauriez trouver de meilleure occasion de voir Mlle Salverti dans l'intimité.

Candia eut encore un moment de défiance; il fixa un long regard soupçonneux sur son beau-frère.

Puis il dit, avec gravité:

—Pas de trahison, n'est-ce pas?

—Vous ai-je jamais trahi?

—Adieu.

—Attendez une minute, que je vous remette les instructions pour Mlle Salverti.

Gaston s'assit à sa table, et, sur un épais carton armorié, il écrivit quelques lignes, le jour de la fête, l'heure, le numéro du comptoir de bibelots qu'il destinait à Olympe.

—Comme cela, mon ami, votre visite semblera chose naturelle.

—Oui, fit Candia, avec dédain.... sous le couvert de la charité! La charité.... Quelle jolie invention pour ceux qui savent s'en servir!

—Mon ami, assez de morale comme cela! Et surtout, n'oubliez pas que je ferme si bien les yeux que je ne sais absolument rien de votre abominable conduite.

—A quelle heure puis-je me présenter chez Mlle Salverti?

—Je crois qu'elle répète aujourd'hui à l'Opéra, elle ne rentrera donc chez elle que vers quatre heures.

—Adieu, merci.

—Ne me remerciez pas, je ne sais rien! Et je vous déclare même que je paraîtrai fort scandalisé quand on m'annoncera la chute de cette jolie fille dans vos bras. Allez! Et que Dieu vous garde!

Candia partit en haussant les épaules. Cette perpétuelle blague de son beau-frère l'agaçait. Personne ne comprenait mieux que le célèbre banquier les finesses du boulevard, le scepticisme universel de ses compagnons de cercle; mais, à mesure qu'il vieillissait, il revenait insensiblement à sa nature primitive de paysan, de violent. Ainsi, il avait, depuis cinq ans, accepté, avec une indifférence relative, le dédain de sa femme; maintenant, il commençait à la détester, et sans cesse il songeait....

—C'est elle, cette femme que je hais, qui se trouve entre moi et ses millions.

Ses manières vis-à-vis de Geneviève avaient brusquement changé: il était âcre, mauvais, parfois impoli. Il évitait les baisers de Blanche; et il traitait presque insolemment, maman Sermetin.

Sa passion soudaine pour Olympe Salverti était heureusement venue le distraire.

—Que je suis sot! s'était-il dit. Ma femme, ma fille, ma mère, ma maison, tout cela ne fait il pas partie de ma situation de banquier? Le moindre scandale dans cet intérieur me porterait un coup terrible, surtout en ce moment.... Et puis, quelle stupidité de me poser en ennemi de ma femme et de ma fille lorsqu'elles sont devenues riches, qu'elles peuvent m'aider si je me trouvais en danger! Blanche ne doit recevoir un mari que de moi, un mari qui aura confiance en son beau-père qui lui remettra gentiment ce dont il pourra disposer.... Enfin, puis-je me plaindre, quand ma femme, malgré sa tenue irréprochable, ferme les yeux sur tout ce que je fais au dehors! Dieu! Si cette Olympe voulait m'aimer!

Il était follement amoureux de cette belle créature, d'un amour ardent, jaloux. Jamais, en toute sa vie, il n'avait aimé ainsi. Etait-ce la dernière flamme de la passion qui brûlait en lui? Et pour la première fois il éprouvait le désir d'être librement aimé, aimé pour lui et non pour son argent ou sa puissance.

Il connaissait à peine Olympe et se disait, avec une naïveté commune à tous les hommes de cet âge

—Ce n'est pas une fille semblable aux autres. Elle est susceptible d'attachement, de désintéressement. Mais je ne suis plus un jeune homme, hélas!

Il passa une journée atroce, se regardant sans cesse dans la glace de son cabinet, touchant ses rides du doigt, désespéré de ne plus avoir sa belle fraîcheur de jadis.

Il n'était pas vieux pourtant. S'il marchait vers la cinquantaine, il semblait à peine âgé de quarante ans, et il était resté mince, nerveux: seulement, son visage était dur, ses traits de plus en plus accentués; et ses mains, malgré beaucoup de soins, indiquaient un peu sa basse origine.

Avant quatre heures, il quitta son bureau, oubliant de signer son courrier, et, très agité, la poitrine oppressée, il se rendit rue de St-Pétersbourg.

Au troisième étage de la maison il s'arrêta un peu, la respiration coupée. Et il eut un triste sourire:

—Me voici aussi ému que si j'allais à un premier rendez-vous! Pourquoi vieillissons-nous, tandis que notre cœur reste toujours aussi jeune qu'à vingt ans?

Il trembla un peu avant de sonner au cinquième étage, et il se baissa pour respirer le parfum d'un beau rosier qu'Olympe avait installé devant sa porte.

Quand il eut sonné, une femme de chambre d'allure coquette, aussi comme il faut, l'introduisit dans un salon clair, amusant, meublé avec infiniment de goût,—par Gaston,—mais où l'âme pittoresque d'Olympe se révélait par une profusion de pivoines éclatantes et par des lambeaux de vives étoffes jetés un peu de tous côtés.

—Madame va rentrer avant longtemps....

—J'attendrai.

Et il examinait ce salon, ce cadre de l'être aimé, et une pénétrante senteur de lilas l'enveloppait, le grisait.

Il s'était arrêté devant la cheminée et contemplait une belle photographie de la danseuse, faite par Ladrey, et il souriait naïvement lorsque, dans la glace, il aperçut la porte du salon qui s'ouvrait, puis le visage si charmeur, si attachant d'Olympe......

Elle s'arrêta comme interdite et porta les mains à son cœur.

Candia s'était retourné pour aller vers elle, et lui aussi s'arrêta, tremblant, le visage en feu.

—Pardonnez-moi, dit-elle, je suis toute surprise. Je suis rentrée sans voir personne, j'ignorais que vous fussiez ici.

—C'est à moi de vous demander pardon d'avoir forcé votre porte.

—Oh! répondit-elle avec une charmante spontanéité, vous êtes ici le bienvenu.